

PRÉSENCE magazine

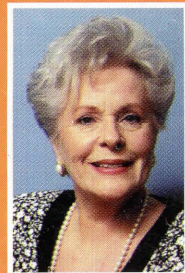
Volume 7 • N° 53

OCTOBRE 1998 • 4,50 \$

RENCONTRE

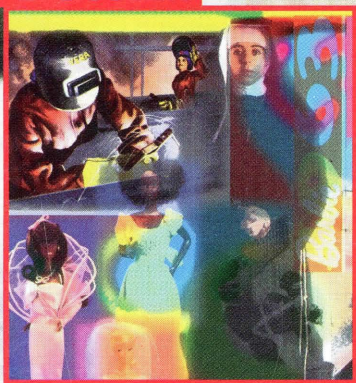
YOLANDE
ROY

Jouer le tout,
pour le tout

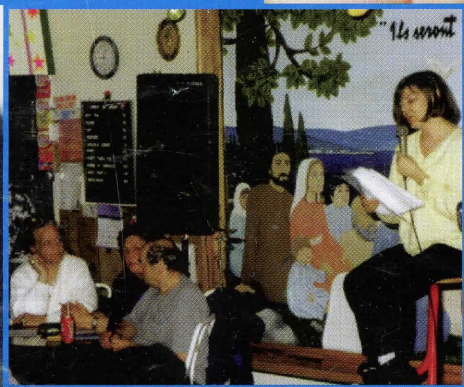


Politiquement
vôtre!

DOSSIER



REPORTAGE



Les Cafés chrétiens
Une résurrection?





L'enfant-roi: un sujet à problèmes

Trois femmes se sont, dès ma naissance, penchées sur mon berceau. Elles vivaient sous le même toit, et étaient aussi différentes les unes des autres qu'on peut les imaginer.

Ma grand-mère maternelle avait depuis longtemps oublié sa jeunesse insouciance, car ses dispositions de caractère l'avaient, hélas, très tôt tournée vers la mélancolie. Ce trait, de cruelles épreuves devaient par la suite douloureusement et inexorablement l'accentuer. Corinne ne riait pas, Corinne ne chantait pas. «*Cette enfant est pleine de mauvaieseté*», soupirait-elle à chacun de mes caprices ou de mes innocentes espiègleries. J'avais cinq ans quand elle est morte. Sans le chagrin de ma mère, je l'aurais peu pleurée.

Cordélie, sa soeur, de huit ans plus âgée, était restée célibataire. Elle expliquait, avec un sourire narquois, que ses dons de musicienne l'avaient empêchée de se marier. C'était elle qui jouait du piano dans les soirées familiales, alors que ses soeurs dansaient et faisaient des conquêtes. La vérité était ailleurs, plus banale, plus touchante. Elle avait littéralement passé sa vie à prendre soin des autres: de sa mère, de son frère malade, et des 14 enfants d'une de ses soeurs mal mariée. Cordélie, que j'appelais tante Lalal, était une conteuse à la mémoire très sûre, et parfois, je l'ai soupçonné par la suite, à l'imagination débordante. Elle chantait pour bercer mes insomnies et un peu aussi, je pense, pour son plaisir. Elle m'a beaucoup, beaucoup choyée. Elle m'aurait gâtée si Pauline, ma mère, n'avait pas veillé au grain. Heureusement c'était une *mère veilleuse*, comme aurait pu le dire d'elle notre Sol national!

LES CAPRICES DE L'ENFANCE

Maman avait fort à faire pour assurer notre subsistance, et ne voyait pas toujours d'un très bon oeil les caprices que tante Cordélie me passait. La vie l'avait obligée à dominer un tempérament bohème et à se discipliner. Et je soupçonne que cela n'avait pas été facile, aussi avait-elle voulu m'apprendre très tôt qu'on ne peut pas toujours succomber à toutes ses fantaisies, et voir le monde autour de soi y souscrire avec entrain. Elle voulait me forger un caractère pour me préparer à affronter la vie avec ses hauts et ses bas. Elle a bien fait de s'y prendre tôt; le temps nous était compté. J'avais 12 ans quand elle est morte, et Cordélie ne lui a survécu que quatre mois. Pauline l'artiste ne me chanterait plus jamais des airs d'opéra, ne m'aiderait plus à surmonter une timidité malade et une sensibilité exacerbée, ne me dessinerait plus de délicieux paysages en me disant: «*Je t'aime*.» Je ne serais jamais plus une enfant. La vie une bonne fois pour toutes m'avait rattrappée. Mais elle m'avait déjà fait signe sept ans plus tôt.

C'était un peu avant ma première communion. J'avais été détestable avec Cordélie qui avait murmuré entre les dents: «*Au pied de la croix!*» En réponse à ma question: «*Qu'est-ce que cela veut dire?*», elle me répondit que je lui avais fait beaucoup de peine et qu'elle offrait tout cela au Bon Dieu. Être pour ma très chère tante Lalal une occasion de sacrifice me fut une idée intolérable. Ma tristesse n'eut pas de bornes, et à partir de ce jour je jurai de ne plus jamais la chagriner. Maman y vit l'effet de la grâce de Dieu, la confirmation de l'excellence de ses méthodes d'éducation et la preuve de mon «bon fond», toutes choses capables de me permettre de surmonter la *mauvaieseté* que m'avait prêtée la défunte Corinne.

Mais pourquoi, me direz-vous, vous raconter cela dans la chronique



Le «Dear Patrick» de Marie.

«Société»? Vous ne devinez pas? C'est qu'un peu partout j'observe des enfants-rois, et je m'inquiète de ce qui les attend quand la vie les aura rattrapés, ou de ce qui nous attend si elle ne les rattrappe pas très vite et fermement. J'ai eu beau grandir dans une famille aux moyens modestes, sans la vigilance courageuse de ma mère, j'aurais pu développer le syndrome de l'enfant-reine: je régnais sur Cordélie et le savais, et Pauline me résistait par principe, à son coeur défendant. Quelle chance d'avoir été confrontée à sa vigueur de caractère, tout en comprenant très tôt qu'elle m'aimait tendrement.

L'EGO DE L'ENFANT-ROI

Élever un enfant, je trouve l'expression superbe; elle fait image. Élever

un enfant c'est l'aider à donner sa pleine mesure, à s'arracher à son égo-centrisme naturel, à développer sa capacité d'entrer en relation avec les autres, à ouvrir son intelligence aux merveilles du monde, à «*sentir pour toutes choses*», selon la belle expression de Fernando Pessoa: bref, à devenir une personne *humaine* dans un monde sans cesse menacé par la barbarie ordinaire, individuelle ou collective.

L'enfant-roi ne se reconnaît qu'un sujet d'attention et d'intérêt: son ego triomphant et écrasant. À mesure qu'il grandit, il cherche à élargir son empire. Son cercle familial lui semble vite trop étroit. À la garderie, à l'école, il règne. Il ne s'arrêtera pas là. Certains vieilliront en *bons tyrans*, se contentant de croire que tout leur est dû, qu'ils ont tout à prendre sans attendre, et rien à donner. D'autres deviendront, hélas, de *mauvais sujets*, et ceux-là n'en finiront plus de gâcher l'atmosphère pour tout le monde, tant dans leur vie privée que dans leur vie sociale. Jour après jour, les parents de l'enfant-roi lui créent son royaume. S'ils sont à l'aise, ils lui offrent tout ce que l'argent peut acheter. S'ils sont moins bien nantis, ils se sentent coupables de ne pouvoir céder à toutes ses exigences. Quand l'enfant-roi est en même temps enfant unique, ses père et mère n'ont à se plier qu'aux volontés d'un seul bourreau, mais l'atmosphère devient vite infernale quand, dans une famille, chaque fille et chaque garçon aspirent à régner sans partage.

Loin de moi l'idée de revenir à une époque où les enfants n'avaient jamais droit au chapitre, sur rien. Non je ne rêve pas de revoir le temps où tout dépendait de la volonté parentale, des sujets les plus futiles aux plus sérieux. Un enfant a le droit de préférer le maïs aux épinards, et de le dire. Mais faut-il lui céder la composition du menu pour la semaine entière? Faut-il attacher la même importance au choix de ses *jeans* qu'à celui de son école, de ses amis, de sa future carrière? Faut-il ne jamais rien lui refuser?

«DEAR PATRICK»

J'ai des petits-enfants que leurs parents chérissent profondément. Ils ont eu, de surcroît, la chance de n'avoir jamais manqué du nécessaire; ils ont même joui du superflu. Ils sont choyés, mais en même temps, Dieu merci, capables de générosité et de partage. Comment ne pas s'émouvoir quand on constate que très jeunes ils ont déjà le sens des valeurs.

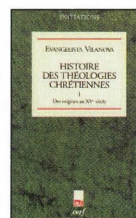
Patrick, cinq ans, un de mes petits-enfants *made in USA*, aime les drapeaux à la folie. À peine âgé d'un an, les voir battre au vent l'excitait. Il avait déjà son *flag* américain, son fleurdelisé québécois, et réclamait il y a quelques mois son *flag* du Canada. À défaut d'en trouver au pays de l'Oncle Sam, ma fille Marie lui en a fabriqué un de ses doigts de fée. La dernière fois que je l'ai vu, il me l'a offert en cadeau, en me disant que sa maman l'avait cousu pour lui et qu'il le trouvait très beau. Je me suis inquiétée du fait qu'il pourrait, dans ces circonstances, regretter de me l'avoir donné, que cet objet risquait de lui manquer. «*Mamie, m'a-t-il dit sur un ton de maître d'école qui appuie sur les mots clés, il ne me manquera pas (I won't miss it), ce n'est qu'un drapeau, ce n'est pas une personne!*» C'est cet enfant qui me demande au téléphone ou dans les lettres qu'il me fait adresser par sa mère: «*Dear mamie, do you miss me?*» Ai-je besoin de vous dire la réponse qu'il reçoit et qui renforce son estime de lui-même? C'est aussi lui qui insiste pour signer ses lettres: «*Dear Patrick*». Il se sait aimé et je suis sous l'emprise de son règne bon-enfant.

Patrick a échappé au syndrome de l'enfant-roi. Avec ses yeux bleus, ses cheveux blonds, sa connaissance déjà époustouflante du monde fascinant des dinosaures et son intérêt marqué pour *les filles* — c'est lui qui l'avoue — il ne risque pas de devenir un monstre, tout juste un bourreau des coeurs. ■

* Marie Gratton est professeure à la faculté de théologie, d'éthique et de philosophie de l'Université de Sherbrooke.

BERTRAND FOUCHER BÉLANGER INC.

*Là où
l'accueil
fait la
différence*



Librairie religieuse
agrée
Livres liturgiques
Littérature
religieuse
Cassettes • CD
CD-ROM • Vidéos

Orfèvrerie & ameublement
pour le culte
Ameublement
fabriqué dans nos
propres ateliers
Vases sacrés
Réparation et
placage



Vêtements
liturgiques
Aubes
Chasubles, etc.

4284, rue de la Roche
Montréal, H2J 3H9

Téléphone:
(514) 596-1559
1 800 263-1559
Télécopieur:
(514) 596-1314



Partenaire au CFN